

EN LIBERTÉ !

de Pierre Salvadori

PRIX
JEAN RENOIR
DES LYCÉENS

2018-2019





Ce dossier pédagogique est édité par Réseau Canopé dans le cadre du prix Jean Renoir des lycéens 2018-2019, attribué par un jury de lycéens à un film choisi parmi sept films présélectionnés par un comité de pilotage national, composé de représentants de la Dgesco (Direction générale de l'enseignement scolaire), de l'inspection générale de l'Éducation nationale, du CNC (Centre national du cinéma et de l'image animée) et de la Fédération nationale des cinémas français.

Le prix Jean Renoir des lycéens est organisé par le ministère de l'Éducation nationale, en partenariat avec le CNC, la Fédération nationale des cinémas français et avec le soutien des Ceméa, de Réseau Canopé, des *Cahiers du cinéma*, de *Positif* et de *Phosphore*.

eduscol.education.fr/pjrl

En liberté !

Réalisation : Pierre Salvadori

Distribution : Memento Films Distribution

Production : Les Films Pelléas

Avec : Adèle Haenel, Pio Marmai, Damien Bonnard, Vincent Elbaz, Audrey Tautou

Genre : comédie

Nationalité : France

Durée : 1 h 48

Sortie : le 31 octobre 2018

Directeur de publication

Jean-Marie Panazol

Directrice de l'édition transmédia

Stéphanie Laforge

Directeur artistique

Samuel Baluret

Chef de projet

Éric Rostand

Auteur

Philippe Leclercq

Chargée de suivi éditorial

Sophie Roué

Iconographe

Adeline Riou

Mise en pages

Isabelle Guicheteau

Conception graphique

DES SIGNES studio Muchir et Desclouds

Photographie de couverture

© Claire Nicol

ISSN : 2425-9861

© Réseau Canopé, 2018

[établissement public à caractère administratif]

Téléport 1 – Bât. @ 4

1, avenue du Futuroscope

CS 80158

86961 Futuroscope Cedex



© Claire Nicol

Entrée en matière

POUR COMMENCER

Né à Tunis en 1964, Pierre Salvadori emménage à Paris, avec sa famille, à l'âge de sept ans. Adolescent, il se passionne pour le cinéma, et plus particulièrement pour le genre comique dont il devient grand connaisseur. Ses préférences vont alors à la comédie italienne des années 1960, à Billy Wilder, Ernst Lubitsch, Gregory La Cava, Blake Edwards, Howard Hawks (celui de *L'Impossible Monsieur Bébé* et de *Chéri, je me sens rajeunir*) ainsi qu'à la comédie américaine des années 1970-1980.

Il suit ensuite des cours de cinéma à la faculté de Censier (université Paris III) tout en se formant au métier d'acteur. Après quelques années de stand-up, il se tourne vers l'écriture, et travaille notamment sur des sitcoms pour AB Productions.

À l'aube des années 1990, il profite d'une période de chômage pour écrire son premier long-métrage, *Cible émovante* (1993), contant l'histoire d'un trio à l'anglaise, composé d'un tueur à gages (inoubliable Jean Rochefort), d'un bandit débutant et d'une piquante voleuse d'œuvres d'art. Salué par la critique, le film réunit deux comédiens bientôt fétiches – Guillaume Depardieu et Marie Trintignant – qui, avec Serge Riaboukine, forment presque une troupe.

Deux ans plus tard, c'est le triomphe des *Apprentis* (1995), narrant l'amitié et les déboires de deux aimables losers. Puis, vient le savoureux portrait d'une mythomane (craquante Marie Trintignant), victime de plus escroc qu'elle, croquée dans *Comme elle respire* (1997).

En 2000, une commande pour Arte écarte un moment le cinéaste de la comédie. Avec son titre de conte pour enfants, *Les Marchands de sable* déroule une affaire de vengeance dans laquelle Guillaume Depardieu incarne une sorte de suite dévoyée de son personnage des *Apprentis*. Salvadori y questionne le mécanisme de la corruption et la notion d'engagement. Le film est boudé par le public.



© Claire Nicol

Le metteur en scène revient alors à ce qu'il sait faire : la comédie. En 2003, il signe *Après vous* et renoue avec le succès. À partir de l'argument de *Boudou sauvé des eaux* de Jean Renoir (1932), son cinquième film raconte le sauvetage d'un homme par un autre, qui l'aide ensuite à regagner la femme de sa vie dont il s'éprend en cours de route... Le réalisateur peaufine là son art du décalage, entre usage à contre-emploi (José Garcia dans un rôle de suicidaire), répliques à contretemps et gags à retardement ou « combustion lente » (le *slow burn*, cher aux acteurs burlesques américains, de Laurel et Hardy à Jerry Lewis).

En 2006, *Hors de prix* développe le principe narratif d'*Après vous* et entraîne le spectateur dans une « comédie du remariage » à la Lubitsch, située dans les palaces de la prostitution de luxe. Au rythme d'une intrigue riche en quiproquos, un serveur tente « à tout prix » de (re)conquérir celle qui l'a initialement séduit en le prenant pour un millionnaire. Audrey Tautou fait alors une entrée remarquée dans le cercle des acteurs « de » Salvadori. Laquelle se retrouve, quatre ans plus tard, prise au piège d'un tourbillon de situations vaudevillesques dans *De vrais mensonges* (2010).

Le huitième long-métrage de Salvadori s'intitule, et se déroule, *Dans la cour* (2014), lieu quasi unique du récit, à mi-chemin de Georges Perec et de François Truffaut (*Domicile conjugal*, 1970), où se rencontrent un ex-musicien (devenu concierge) et une retraitée cocasse et cassée. En contrepoint des fissures que cette dernière voit régulièrement apparaître sur les murs de son appartement, le scénario ouvre de fréquentes brèches à la fantaisie comme moyen de lutter contre la morosité du quotidien. La fameuse cour du film est aussi l'occasion de recroiser quelques-uns des thèmes fondateurs du cinéma de Salvadori tels que l'amitié, la timidité, le manque de confiance, le complexe d'infériorité, l'imposture et (son corollaire) la peur d'être démasqué. Sans omettre le calvaire des bonnes âmes...

On a parfois reproché à Salvadori son souci du trait, du gag, du bon mot, de l'ellipse allusive au détriment de ce que peut être une comédie. Or, c'est précisément dans le choix de la litote que résident la force comique et l'élégance de son cinéma, jamais lourd, déplacé ni méprisant. Salvadori plonge ses personnages (souvent névrosés) dans des situations extrêmes, à la limite de l'absurde, et observe ensuite leur capacité à se débrouiller, à « se supporter » les uns les autres. Et, au milieu des humaines détresses, il fait briller quelques beaux signaux d'humanité.

SYNOPSIS

Yvonne, jeune inspectrice de police, découvre que son mari, le capitaine Santi, héros local tombé au combat, n'était pas le flic courageux et intègre qu'elle croyait mais un véritable ripou. Déterminée à réparer les torts commis par ce dernier, elle va croiser le chemin d'Antoine injustement incarcéré par Santi pendant huit longues années.

Une rencontre inattendue et folle qui va dynamiter leurs vies à tous les deux.

FORTUNE DU FILM

Le cinquantième anniversaire de la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes 2018 a porté chance à Pierre Salvadori. *En liberté !* y a non seulement reçu l'ovation du public (après des déferlantes d'hilarité), mais il a également été couronné du prix de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD). Le film est sorti fin octobre sur une combinaison nationale de quelque 350 copies.

Zoom



© Claire Nicol

Alors qu'elle marche vers le restaurant où l'attend Antoine, Yvonne voit surgir son collègue Louis qui, après un léger chantage, l'embarque dans une filature imaginaire. Cet amoureux transi n'a, en effet, rien trouvé de mieux que le mensonge pour détourner de son rendez-vous celle dont il rêve de ravir le cœur.

Le faux suspect donc, un « Black » coiffé de « dreads », a été repéré dans une fête foraine (clin d'œil au *Retour de l'inspecteur Harry* de Clint Eastwood, 1983). Yvonne, revolver au poing, est sur le coup. Féline, elle se faufile entre les ombres et les attractions festives. Et passe derrière la rampe d'un petit théâtre de marionnettes avec lequel elle se confond ! La scène glisse avec fluidité, et continuité, du thriller à la guignolade.

Sa tête seule visible, Yvonne paraît soudain faire partie du spectacle pour enfants, actrice de la célèbre pantomime du gendarme et du voleur ; le pantin effrayé lève évidemment la main au ciel devant le browning qu'elle brandit, prête à faire feu. La composition du plan est surprenante, improbable, amusante.

Nous sommes ici au cœur des enjeux du cinéma de Salvadori, où la réalité – ou ce qu'on croit qu'elle est – sert de prétexte à sa plaisante représentation. Le vrai et le faux sont parfaitement imbriqués dans ce qui constitue une formidable « mise en abyme » de la comédie qui est en train de se jouer. Yvonne, leurrée par son partenaire de travail, poursuit un faux délinquant dans une non moins fausse poursuite. Tout n'est qu'illusion. Une vraie farce, un petit théâtre où celle-ci s'agite en toute bonne foi, victime non seulement de son « facétieux » collègue mais aussi de ses propres désirs d'aventures. Où s'arrête la réalité, où débute le fantasme ?, nous demande le cinéaste. La vie ne serait-elle pas, pour une bonne part, qu'un vaste théâtre des illusions dont nous serions les pantins sérieux ?

Yvonne est, comme la plupart des protagonistes des films de Salvadori, une femme d'action. Elle agit avec sincérité, résolue à sortir d'elle-même, des limites de sa zone de confort. Sa conduite est d'abord dictée par une idée forte et pressante, un louable projet : racheter une injustice. Mais, en chemin, celle-ci s'écarte, progressivement et malgré elle, de ce qui lui sert de rail et la maintient dans le réel. Elle se laisse porter plus ou moins consciemment dans une intrigue qui l'attire, la fascine et la dépasse bientôt. La nécessité devient un jeu, auquel elle se laisse prendre. Le registre change – la justicière (thriller) s'éprend en cours de route (romance) –, mais le fond demeure le même, tout aussi sérieux. La partie de cache-cache à laquelle Yvonne participe n'a pas moins de réalité que le reste. Le jeu est aussi vrai ; sa part de rêve n'est pas moins grande que la réalité.

L'imaginaire, qui sert à créer les images manquantes (celle notamment du père disparu qu'invente Yvonne, soir après soir, pour son fils), est un formidable adjuvant du réel. Comme le mensonge. Et comme l'envie d'Yvonne de se projeter et d'exister autrement, de jouer son rôle auprès d'Antoine, d'en infléchir sa trajectoire et le remettre dans le jeu du petit théâtre de l'existence qu'elle surveille en permanence du coin de l'œil.

Carnet de création

Salvadori a d'abord imaginé *En liberté !* comme un polar, ou l'histoire de la vengeance d'un homme déterminé à commettre le délit pour lequel il a été injustement condamné. Une discussion avec sa propre mère incite alors le réalisateur à réviser son projet, en pratiquant une ouverture onirique comme passerelle du comique.

« Ce sont les mères qui font les pères », lui confie cette dernière, un jour qu'elle se souvient de ce qu'elle lui racontait de son père absent. L'idée fait son chemin, et le sentiment de culpabilité d'une mère, attachée à corriger l'image d'un père défunt dans l'esprit de son fils, devient le prétexte à de petites fictions parodiant les films d'action. « J'ai dit à mon producteur Philippe Martin, se souvient Salvadori, que je voulais faire une "pure comédie" sans très bien savoir ce que ça voulait dire, mais à la base il y avait un désir de rapidité, de quelque chose d'explosif, qui procure un désir physique¹. »

L'élaboration du scénario s'étire sur une année complète, en collaboration avec Benoît Graffin (pour la cinquième fois), puis Benjamin Charbit :

« Dans une pièce où nous nous trouvions, explique le cinéaste, les murs étaient recouverts par les grandes feuilles du séquençier. J'adore être entouré par le récit, j'ai besoin d'action pure, que les personnages soient déplacés par leurs angoisses, leurs culpabilités, leurs désirs [...]. Une fois le séquençier terminé, je l'emporte dans mon village en Corse et là, c'est jour et nuit pendant un mois et demi. Je fais ce que Mankiewicz appelait la "mise en film" : je pense les dialogues et la mise en scène en même temps. Ensuite, quand je découpe le film avec le premier assistant, j'ai tellement l'espace dans la tête que ça devient facile de trouver les décors². »

¹ *Les Cahiers du cinéma*, n° 748, octobre 2018.

² *Ibid.*



© Claire Nicol

Le scénario achevé, Salvadori passe directement à la réalisation :

« Je ne travaille jamais avec les comédiens avant le tournage, je ne fais pas de répétitions et préfère passer directement de l'écriture à la séquence tournée – je ne veux pas avoir le choix de la réécriture. Il faut aller au film. Les comédiens arrivent sur le plateau et l'impératif comique dicte le rythme, les déplacements, les tonalités³. »

Pour soigner l'image colorée qu'il souhaite donner à son film, Salvadori fait alors appel à Julien Poupard, le chef-opérateur de *Divines* (Houda Benyamina, 2016) et des *Ogres* (Léa Fehner, 2016), film dans lequel Adèle Haenel tient également un rôle. L'actrice de 29 ans, utilisée ici à contre-emploi, loin de ses compositions réalistes et physiques (*Les Combattants*, Thomas Cailley, 2014), a pris le risque de l'aventure burlesque :

« Au début du tournage, raconte le metteur en scène, Adèle en faisait un peu beaucoup, et puis ça s'est libéré. C'est une fille remarquablement intelligente et en une semaine elle a compris le ton du film. C'est très rare les actrices qui ont la technique, l'abandon, le sens du film. Elle, ça vient du cerveau, et après ça va au corps. Pio [Marmat] était le moteur de l'écriture, mais ensuite Adèle est devenue le film, mais ça s'est fait au montage⁴. »

Parti pris

« Si *En liberté !* touche en plein cœur, ce n'est pas seulement par sa virtuosité, osant même lorgner sur le conte onirique dans son dénouement. C'est parce qu'il tisse ses aventures extravagantes avec la matière même des mille petites légendes familiales et sentimentales qui tapissent nos vies. »
Joachim Lepastier, *Les Cahiers du cinéma*, n° 748, 2018.

³ Dossier de presse du film.

⁴ *Les Cahiers du cinéma*, op. cit.

Matière à débat

LA BOUCLE DE LA SCÈNE LIMINAIRE

La scène inaugurale, traversée de longs « Aaaaargh ! » comme preuve de l'endurance des personnages à supporter l'hyperviolence des coups portés, est le pilier central sur lequel repose l'architecture du film. Son effet de boucle ouvre et clôt la narration ; elle offre au film son mouvement et en assure le tempo ; elle est son gimmick, sa mécanique (répétitive) et son motif (burlesque).

D'emblée, l'on comprend qu'il s'agit d'une parodie de films d'action dans laquelle le super-héros flic ne ménage ni son corps ni sa peine pour arrêter, au terme d'un envol du haut d'un immeuble et au risque de « se fouler un poignet » (!), une bande de narcotrafiquants quasiment à lui seul. Au rythme des images surdécoupées et d'une musique soul-funky – du type de la Blaxploitation des années 1970 –, la scène surjoue la référence au genre, des films de cascades avec Jean-Paul Belmondo à la célèbre série des James Bond. Sa « chute » est alors d'autant plus drôle que l'histoire est racontée par une mère à son enfant, unis dans le même souvenir fantasmé du père et mari défunt, « tombé » en mission.

Cette première scène, bientôt répétée avec variations dépréciatives du héros, sera la jauge de la dramaturgie et un indice de la psychologie (du degré de culpabilité) du personnage principal. Elle constitue la porte d'entrée et le point de passage d'un double récit, permettant la validation des progrès accomplis par la femme avec Antoine, et par la mère avec son gamin à qui elle tente de révéler la vérité sur son père, son héros.

Épisode après épisode, on assiste à la « correction » d'une image idéalisée, au déboulonnage d'une statue, que l'institution lui dresse, en revanche (et tout aussi grotesquement), en place publique. Cette scène, plusieurs fois amendée, est aussi l'histoire d'un homme qui meurt et d'un autre qui naît. L'histoire d'un enfant qui grandit, se construit et arrive à l'âge d'homme sans colère ni rancune pour son père qui n'est pas – bien au contraire – celui qu'il a cru qu'il était ou qu'il aurait souhaité qu'il fût.

HORS LIMITE

En liberté ! débute par la parodie, qui est l'art du détournement, du trompe-l'œil, de la mascarade burlesque. Qui est aussi celui de la comédie que les personnages se jouent les uns les autres. Lesquels se mentent (y compris à eux-mêmes), déguisent leurs désirs, avancent (littéralement) masqués. Yvonne et Louis taisent (longtemps) leurs sentiments réciproques et se mentent l'un à l'autre : Louis pour se rapprocher d'Yvonne (la fausse poursuite dans la fête foraine) et Yvonne pour se rapprocher d'Antoine (sa vraie filature).

Yvonne se cache d'abord physiquement, puis dissimule à Antoine son identité et ses intentions profondes. Elle use d'une feinte, vieil artifice de comédie, qui ouvre la voie à une cascade de quiproquos sur son métier (une prostituée adepte des pratiques sadomasochistes). Antoine, quant à lui, nie longtemps son désamour pour Agnès (Audrey Tautou) qui, de son côté, répète, comme dans un rêve, le retour de son homme comme preuve de la réalité de son amour pour lui. Louis doit, pour sa part, se pincer la main pour être certain qu'il ne rêve pas quand Yvonne l'embrasse enfin.

Tous les personnages se racontent un(e) autre qu'eux-mêmes, s'inventent une autre vie pour (mieux) exister. On assiste même à une sorte de dédoublement de personnalité quand Yvonne ou Antoine se parlent à eux-mêmes. Ou qu'Antoine, comme absent à lui-même, se transforme en bête féroce à la sortie du night-club, sous les yeux médusés d'Agnès. « Tu te battais, on aurait dit que tu rangeais ton bureau ! », s'effraie-t-elle.

Être soi-même et un(e) autre à la fois est le principe fondateur du cinéma de Salvadori. Ses héros sont doués d'une telle volonté, d'un tel appétit à être et vivre librement qu'ils sortent fréquemment d'eux-mêmes, des limites et des règles imposées par la société. Santi, le flic ripou, se rêvait autre qu'il n'était ; Yvonne s'invente un grand rôle de justicière ; Agnès veut continuer de croire à son prince charmant ; Antoine s' imagine indestructible et comme doué de super-pouvoirs.



© Claire Nicol

FANTASME ET BURLESQUE

Quand Antoine sort de prison, il urine en pleine rue, se parle à haute voix dans le bus, ne tolère pas qu'on interrompt son monologue qu'il considère comme une discussion. Cet homme libéré de prison s'estime libre, affranchi des lois sociales contre lesquelles il entend prendre une « bonne » revanche. Sa férocité (déchirer une oreille avec ses dents ou « scalper » un homme), sa démesure (braquer un bureau de tabac pour un paquet de cigarettes ou incendier l'établissement d'un restaurateur contrariant) sont à l'aune de son immense amertume pour le préjudice jadis subi. Sa colère aurait pu être terrible, son action véritablement meurtrière.

Mais, nous sommes dans une comédie, une parodie de thriller. Antoine a la chance d'avoir un ange gardien qui le détourne du mal et qui l'apaise. Son désir de vengeance est à voir comme le contrepoint métaphorique du milieu SM : un fantasme. De même, que contiennent les sacs du gentil maniaque et tueur en série ? Le désir (délire) sans cesse inassouvi d'une cruauté meurtrière apaisante, un mensonge, une illusion. Du faux, parfois ajouté à la douceur poétique d'une déclaration d'amour comme celle d'Agnès derrière la porte de la salle de bain.



© Ted Paczula

Du faux comme les histoires que l'on raconte le soir pour endormir les enfants ou pour rire, s'amuser, se divertir. S'amuser comme ici avec excès et un sens profond du burlesque, le goût jouissif de la destruction des choses et des codes. Et oser le mélange des genres, laisser infuser le grotesque dans l'effraction d'une bijouterie vécue, avec combinaison de latex, comme un violent orgasme (« une performance ? ») et conclure en une belle et classique déclaration d'amour. Non !? « Il ne s'embrasse pas », soupire l'un des trois vigiles devant son écran de surveillance et comme au spectacle. Conclure alors, selon le principe du *running gag* (Yvonne sort à son tour de prison, parle seule...), par la répétition du même ? Non plus. Le burlesque a tout joyeusement détruit, y compris (surtout) l'image d'un père. Yvonne a expié. Un couple peut se construire. Il suffit d'y croire.

Envoi

Toni Erdmann (2016) de Maren Ade. Un père burlesque « poursuit » sa fille de ses pitreries (avec déguisements : perruque, faux dentier, fourrure d'ours...) pour l'aider à se libérer du carcan moral et social qui l'enserme.